

### Un dimanche de hanneton

Ai-je bien fait d'acheter le journal ce vendredi matin ?

Quand j'ai lu l'annonce « Vieille dame intrépide, téméraire ; cherche compagnon ou compagne de voyage pour prendre le large. Contactez le 06 60 66 99 09. », j'ai sauté sur l'occasion. Après tout, qu'ai-je à perdre ? Ai-je bien fait de décrocher mon téléphone ? Je ne sais pas. Une drôle de voix a résonné à mon oreille : « Rendez-vous à 20 heures sur le port face au voilier La Bérézina. Soyez à l'heure. Ne posez pas de questions. »

Me voici, sur le quai, face à l'horizon, à attendre la venue de cette « vieille dame intrépide ».

19h 45. Coup d'œil aux feux de sortie du port : ils sont encore au rouge. Il faudra attendre encore un peu si l'on veut sortir en mer. Mais est-ce bien utile de partir en soirée ? D'ailleurs partirons-nous ? Et dans quelle aventure me suis-je embarqué ? Et avec une bonne femme, par-dessus le marché ! Tu parles d'une plaisanterie : un rendez-vous pour prendre le large qu'elle avait écrit dans l'annonce du journal ! D'ailleurs je n'ai pas encore vu la donzelle. Bien ma chance, le quai est vide. Sûr, elle m'a posé un lapin. Mille excuses pour le *lapin*, c'est un mot à bannir du langage marin, ça porte malheur ; enfin, je ne suis pas encore monté à bord. Bon, en attendant, je vais essayer de trouver la fameuse Bérézina qu'elle m'a dit posséder.

Bérézina : drôle de nom, une victoire pour certains, une défaite pour les autres. Napoléon avait réussi à traverser la Bérézina sans se faire piéger par les Russes qui l'attendaient un plus loin. Il a sauvé sa troupe, une victoire !, mais c'était une retraite tout de même, donc pas très glorieux. Moi je trouve que pour un bateau, un nom de rivière russe, c'est étonnant. Faudra que j'en aie l'explication. Ah, voyons, n'est-ce pas ce truc bizarre amarré en long, au bas de la passerelle ? Le fanion bleu porte un B, il me semble... Je descends sur le ponton. Oui, c'est bien ça, c'est la Bérézina. Mais quel bazar ! Si elle veut partir, la dame, faudra dégager le pont de tout ce taud qui déborde. Enfin, c'est quand même une belle bête. Je dirais... pas loin de dix mètres...

Une voix grave m'interpelle depuis le quai. Silhouette longiligne et regard bleu me toisent.

« Ah, vous l'avez trouvé ! Bonjour ! C'est vous que j'ai eu au téléphone ? Max, c'est bien ça ?

- Oui, bonjour madame. Vous cherchez un skipper, si j'ai bien compris ?

- En quelque sorte. Depuis que mon mari est parti, le bateau n'a pas décollé d'ici.
- Votre mari est parti et vous a laissé son bateau !
- Je me suis mal exprimée. Mon mari est décédé voilà deux ans.
- Excusez-moi, je suis désolé.
- C'est un beau bateau, n'est-ce pas ? Cela me démange de le voir bouger, mais à mon âge, je suis incapable de naviguer toute seule ; il faut dire aussi que, quand nous sortions en mer, je n'étais que le mousse : c'était mon époux qui dirigeait tout... Mais allons à bord. Et puis, ne me donnez pas de la *madame* s'il vous plaît, appelez-moi Gina.

En soulevant le taud, j'emboîte le pas à cette drôle de dame à silhouette de garçon. Cheveux courts, peau tannée, le corps mince, tenue sport, elle n'a rien de la vieille dame de l'annonce, à part des mèches poivre et sel et quelques rides. Quel âge ? Elle pourrait être ma mère. En tout cas, elle ne pèse pas lourd, la Gina ; sûr qu'elle accuse plus d'années que de kilos !

Elle me fait descendre en premier dans la cabine. Ah, oui : pas mal, l'intérieur ! Salon clair, canapés jaune pâle, quasiment neufs. Plancher en acajou. La cuisine rutilante, tout est rangé. Trois cabines, rien que ça. Mazette, ce bateau est plus chouette que le vieil Amédée des copains.

Mon tour d'horizon est vite interrompu. Me voilà expédié sur le parking, à la recherche de ses derniers bagages. Gina me tend les clés de sa voiture et m'annonce :

- Ensuite, mon cher Max, nous dînerons à bord, j'ai prévu de partir seulement demain samedi. Ce soir, c'est la fête. Homard et champagne, vous aimez ?

Pour une aventure, elle commence plutôt bien. Je n'ai que le week-end, mais j'entends bien en profiter au maximum. Et les prévisions météo sont idéales, quoi demander de plus ? Pourtant, un doute s'installe : ça commence un peu trop bien. Qu'a-t-elle derrière la tête, cette Gina ? Elle n'a pourtant pas l'air d'une... Enfin, par prudence, je vais garder mes distances.

Deux sacs marins, une glacière et un grand cabas de courses sont descendus au bateau. Une bonne odeur a envahi le carré : la soupe de poissons mijote. Comment a-t-elle fait si vite ? Gina s'active, chantonne, prépare les toasts et autres amuse-gueule. C'est à moi que revient l'honneur de déboucher la bouteille de champagne. Et pas n'importe lequel...

Et plop ! Je m'en suis bien sorti. Mais au même instant, la porte de la cabine bâbord s'ouvre, un visage apparaît. Je manque de renverser ma flûte. Mince ! Il ne manquait plus que ça !

- Tu es réveillé mon chéri ? C'est le champagne ! Viens, tu en auras ! Ah, Max, je vous présente Albin. Albin, voici Max, le monsieur qui va nous emmener à Chausey.

Je bredouille quelque amabilité, mais je suis surtout médusé. Ef-fa-ré.

Je regarde à la dérobée ce visage lunaire, ce front bas, cette bouche arrondie sur un sourire niais, ces yeux étirés à fleur de peau... Il ne manquait plus que ça : un trisomique 21 ! Pas envie de jouer les nounous, moi. Si je suis là, c'est pour faire de la voile, point. Enfin, je viens d'apprendre notre destination : l'archipel de Chausey. Facile : l'été dernier, c'était l'une de nos escales, avec mes copains de l'Amédée. Mais mon enthousiasme vient de tomber à zéro. Nous dînons. Le troisième convive a des réactions qui me déroutent. Est-ce ma présence qui l'impressionne ? Malgré la qualité du repas, il chipote, mange avec bruit et s'est muré dans un mutisme qui a l'air d'embarrasser sa mère. Du coup, la conversation est à bâtons rompus. J'ai posé la question sur le nom du bateau. Rien à voir avec Napoléon, ni avec une quelconque défaite ou une victoire. Pas d'évocation slave non plus.

- C'est bien autre chose ! A l'époque, quand nous avons acquis le bateau, mon mari voulait l'appeler *La Belle Régina*. Régina, c'est mon vrai prénom. Mais Albin n'a jamais pu l'articuler autrement que *La Bé Rézina*. Cela nous a fait rire et finalement c'est le nom de *Bérézina* qui a été retenu. Ce n'est pas plus mal car, en ce qui concerne la beauté, il y a longtemps que je l'ai perdue ! La vieillesse est sans pitié, vous verrez !

L'explication m'amène à mieux examiner les traits de mon interlocutrice, et à la rassurer par politesse, quoique je l'imagine assez jolie par le passé ; son visage à l'ovale régulier, ses yeux bleus pétillants, ses pommettes hautes et sa bouche pulpeuse en gardent quelques attraits

J'ai hérité de la cabine du triangle avant, contiguë à la soute à voiles ; Gina occupe celle de tribord, non loin d'Albin. J'ai du mal à trouver le sommeil, tracassé par la présence de cet homme-enfant. Entre vingt et trente ans, difficile à évaluer. Un problème dans une famille. Mais qui est-il vraiment ? Je constate que je n'ai pas entendu une seule fois le mot maman. Il me faudra attendre le matin, au petit déjeuner, pris à deux seulement, pour avoir l'explication. Albin est un neveu recueilli. La jeune sœur de Gina, célibataire dépressive, n'a pas supporté le fardeau de cet enfant non désiré et mongolien de surcroît, elle a mis fin à ses jours. J'admire le courage de la tante et de l'oncle. Moi, je n'aurais pas pu. Maintenant, Albin travaille dans un centre spécialisé et revient au bercail le week-end. Il dort beaucoup paraît-il. Tant mieux, je ne l'aurai pas dans les pattes. Je n'ai pas du tout envie de jouer les infirmiers psychiatriques.

10 heures. Gina m'aide avec efficacité. Le taud est rangé, le pont est net, les écoutes sont claires, le moteur tourne rond ; par prudence il a été révisé dans la semaine. Je déferle en partie la grand-voile pendant que Gina relève les pare-battage. Nous quittons le port dans la lumière d'un ciel pur, sans nuages. Nous sommes presque seuls sur l'eau. Je hisse les voiles.

Gina me laisse barrer. Ce second week-end de septembre s'annonce vraiment bien : vent ouest-sud-ouest, force trois, petite houle, et, vu l'heure, nous sommes pile-poil dans les courants qui vont nous porter sur Chausey. Presque trop facile. A plein poumons, je hume l'air du large. Jouissance du moment. Sous ma barre, le bateau répond bien, fend les vagues sans à-coup. Nous filons à 7 ou 8 nœuds. Gina est passée à l'avant ; scotchée au balcon, elle scrute l'horizon avec ses jumelles. Quelle aventure s'imagine-t-elle ? Que cherche-t-elle ? Avec un peu de chance, nous aurons des dauphins, il y en a quelques-uns dans la baie. Ah, voilà la tête du zigoto mongol qui émerge. Bon, j'espère que Gina va s'en occuper. Oui, elle a quitté son poste d'observation pour redescendre en cabine et préparer son petit déj. Prenez votre temps, moi, je suis bien, là, à la barre, et j'aimerais que ça dure. Au loin, Chausey se précise ; on commence à bien voir la Grande île et son phare. A droite, s'égrènent les cailloux déserts, l'île Longue et les Huguenans. Je ne sais pas encore où nous allons exactement. Ils veulent de l'habité ou du sauvage ?

Les revoilà tous les deux. Gina est retournée à l'avant. Quant au neveu... Non, ce n'est pas vrai, l'Albin vient s'asseoir dans le cockpit à côté de moi. La barre le tente. Impossible de faire autrement, il y pose la main. Nous barrons donc ensemble, lui avec ses petits bras maladroits mais puissants. Je dois résister à ses mouvements incontrôlés, ce n'est pas facile. Ses yeux vont du ciel à l'horizon dans un mouvement de pendule. Sa bouche entrouverte laisse passer quelques gloussements. Lui, il a l'air heureux, mais sa présence me met mal à l'aise. Enfin...

Chacun est installé dans sa bulle de rêve. Pas de clapot. Le vent est régulier. La Bérézina file sans histoire, au large. Soudain, Gina se met à crier. Les dauphins sont en vue. La cerise sur le gâteau. Albin se précipite à l'avant, s'agite, sans souci du danger. Heureusement que Gina l'avait obligé à mettre un gilet. J'amorce un changement de cap pour nous rapprocher des dauphins. Ils sont quatre ou cinq, et nagent maintenant dans notre sens ; l'un deux fonce sur notre travers et passe sous la coque. Aussitôt, Albin s'est penché par-dessus la filière. Sa tante a juste eu le temps de le retenir. Moi, je n'ai pas envie d'avoir à le repêcher, alors fini les dauphins, je vire de bord et reprends le cap sur l'archipel de Chausey.

J'ai posé la question de l'atterrage. Gina préfère un endroit sauvage, sûrement à cause de son protégé, elle évite ainsi les regards d'autrui sur sa différence. Elle ne connaît pas les Huguenans, cela tombe bien. L'endroit est idéal pour y passer la nuit et, avec ses plages de sable, nous pourrions nous y poser puisque la Bérézina est un dériveur intégral.

Nous naviguons maintenant grand large, le courant est en train de tourner, alors je longe les îles au plus près. La Grande Ile, les Epiettes, l'île longue défilent sur bâbord. Puis arrivent le

chenal des Roquettes et la balise de la Tournioure. La tourelle blanche des Huguenans est en vue. Moteur. Gina s'occupe de l'enrouleur puis m'aide à affaler la grand-voile. Dérive haute, j'embouque au ralenti l'entrée des Huguenans. L'eau est calme : les îlots de part et d'autre nous protègent des vents. Je connais l'endroit, avec son grand cirque de sable. Un mouillage parfait ! Ancre avant, ancre arrière. Avec le double saumon, pas besoin de béquiller, Dans une heure nous serons au sec. Et nous aurons le temps de déjeuner, justement, je commençais à avoir faim. Je me propose pour aider Gina, mais non, c'est son domaine. Elle me laisse Albin qui commence à devenir envahissant. Il s'est familiarisé à ma présence, me regarde en souriant, l'ennui c'est que je ne comprends rien à ce qu'il me baragouine. Je réponds comme je peux, puis, histoire de l'occuper, je l'envoie rajouter des ferlettes à la grand-voile. Ouf... J'en profite pour vérifier l'enrouleur qui s'était un peu embrouillé sur la fin.

Le déjeuner est moins luxueux que la veille, mais les spaghettis-bolognaise font mon affaire. Gina nous promet un kouign-amann pour le goûter. Sympa la croisière!

Le temps d'une petite sieste, la mer s'est retirée, nous voilà à sec sur le sable. Epuisettes, gaffes et seaux sont de sortie. Plage déserte, sans une trace, comme au commencement du Monde. Je les laisse partir, dans leurs émerveillements de chaque instant, qui d'une algue longue, qui d'une mare, qui d'un galet, d'un coquillage ou d'une plume. Le ciel par-dessus tout ça nous plombe sa chaleur de fin d'été. Moi, j'ai plutôt envie de piquer un roupillon sur le pont, en plein soleil comme un lézard. A tout à l'heure donc !

Des cris : les revoilà. Le temps a passé bien vite. J'émerge de ma solitude paresseuse et examine l'équipage. Gina, en bermuda et tee-shirt trop grand, avec son attirail de pêche, me semble avoir rajeuni de dix ans. Albin est trempé jusqu'à la taille. Elle m'explique qu'il a glissé sur des algues et fini sa course assis dans une mare. Cela ne l'empêche pas d'être heureux : il me montre son poing refermé sur une trouvaille : un *tton*, comme il dit. Je n'ai pas bien saisi, mais bon...

Sa tante l'aide à remonter sur la jupe arrière du bateau ; c'est bien pratique, surtout pour se délester du sable humide avant d'accéder au cockpit et à la cabine. Les trouvailles sont abondantes : bouquets, palourdes, des étrilles et un beau dormeur. Nous aurons de quoi nous régaler ce soir. Gina est radieuse et me glisse à l'oreille :

- J'aime : c'est l'aventure. Oui, en miniature, ça suffit, je n'en demande pas plus. Voyez comme Albin est heureux : il a emmagasiné des souvenirs pour toute sa semaine.

J'approuve et suggère que nous prenions le goûter dans le cockpit, au soleil. Je n'ai pas oublié le programme : cidre breton et kouign-amann tiédi à point. Elle approuve et descend dans la cabine pour tout préparer. C'est alors que le neveu s'approche pour me dévoiler son trésor :

un hanneton ! Le fameux *tton* ! L'insecte marron s'agrippe à mon poignet. Albin rit. Je suis bien étonné : un hanneton à cette saison, c'est plutôt rare surtout sur une île aussi éloignée. Enfin bon, je ne suis pas un spécialiste des migrations d'insectes. Albin est parti se chercher une boîte pour mettre sa bestiole. L'odeur du gâteau breton me titille les narines. Je débouche le cidre. Vive la Bérézina et vive les Huguenans !

Fin d'après-midi : Albin joue avec son hanneton, tant mieux, ça l'occupe. Gina m'a expliqué que ce n'est pas la première fois qu'il se trouve un drôle d'animal de compagnie. Cela lui fait du bien. Il ne peut pas avoir comme tout le monde un chien ou un chat. Alors, un escargot, ou une grenouille ou un insecte, cela fait l'affaire pour un temps...

La mer remonte en clapotis le long de la coque. Nous redevenons marins. La Bérézina flotte à nouveau et nous berce gentiment. Je me suis trouvé un roman policier dans la bibliothèque du bord, de quoi m'isoler sur le pont jusqu'au dîner. Une histoire qui se passe du côté de la pointe de Pennmarch... Avec cadavre, ruines, tempête, naufrage et moult mystères... J'adore. La soirée s'achève dans la béatitude. Eux deux ont opté, après le dîner, pour des parties de cartes et de dominos ; moi, je poursuis mon polar sur ma couchette.

Dimanche matin. Grasse matinée.

La mer est encore haute, il faut attendre pour la pêche dans les rochers. Je suis sorti lire à l'air libre, sur le pont. Le soleil est chaud. Les goélands se chamaillent le pain que je leur ai lancé. Ah, j'entends Gina qui m'appelle au secours ; un problème de four. Je pose mon livre sur la banquette du cockpit, descend une marche et... crac ! J'ai marché sur quelque chose. Zut de zut, le hanneton ! L'insecte est raplapla. Je dirais même qu'il est tout plat. A l'instant où je vais essayer la marche engluée, j'aperçois le visage stupéfait d'Albin.

- Mon *tton* ! Vilain ! Vilain !, me bafouille-t-il.
- Désolé !

Mais l'excuse ne lui convient pas, ou il ne l'a pas entendue. Il se jette sur moi et me tambourine de ses deux poings en hurlant « Mon *tton*, mon *tton*... » Je cherche Gina des yeux. Elle est pétrifiée devant son four. Il continue à taper. Je ne vais quand même pas me laisser battre. Je lui attrape les poignets et le soulève, ses pieds décollent du sol. A ce moment-là, mon regard croise le sien, plonge dans ses yeux d'enfant affolé. Le choc. Son émotion me pénètre, me bouleverse ; j'ai soudain mal pour lui. Je le repose à terre. Malgré moi, mes bras l'attirent contre ma poitrine, je tapote son dos. Il se met à pleurer, je le berce comme un enfant, un grand enfant.

- Je suis désolé, Albin. Je ne l'ai pas fait exprès. On en retrouvera un autre, t'en fais pas.

Gina l'a détaché de moi et le console à son tour. Les pleurs cessent. Je dois faire quelque chose pour m'excuser. Je cherche une feuille de papier et propose :

- Viens, on va dessiner un hanneton. Je vais te montrer comment faire, et tu vas dessiner.

Et me voilà parti à lui expliquer, à tracer tête, corps, pattes et antennes. Puis un autre hanneton, que je lui demande de terminer en ajoutant les antennes, puis encore une autre auquel il manque plus de choses... Au bout d'une heure, avec application, penché sur sa feuille et langue tirée sur le côté, il arrive à dessiner un insecte complet. Je le félicite. Triomphant, il montre ses œuvres à Gina qui me remercie d'un sourire, les yeux humides d'émotion.

Dès que la mer se sera retirée, nous irons à la recherche d'un hanneton, lui et moi, tous les deux, je le lui ai promis.